

LE FANATISME MUSICAL

CHEZ LES NÈGRES

Depuis un mois la Tunis arabe voyait passer dans ses rues un étrange cortège de griots nègres, escortant un bouc harnaché de soieries orange et cerise. Des négresses, vêtues comme des fées Carabosse de tissus criards, conduisaient cet animal maléfique. En avant, leurs époux sombres et huileux comme du goudron, grimaçaient comme des gorilles, la langue sortie et les yeux chavirés, afin d'amuser les badauds. Puis, redevenus sérieux, ils jouaient des cymbales et d'une viole à deux cordes en écaille de tortue, avec une passion qui les soulevait sur la pointe des pieds.

En arrière-garde, une négresse octogénaire, courbée sur une crosse peinte de spirales vertes et rouges, tenait sur sa paume élargie un plat de cuivre où l'encens odorait.

Parfois cette troupe musicale s'arrêtait sous les moucharabyés d'une maison arabe et bondissait au tapage de ses cymbales, tandis que la vieille noire, superbement appuyée sur son bâton pontifical, pénétrait dans la demeure et allait encenser les musulmanes.

Dix fois, vingt fois, le hasard nous fit rencontrer ces nègres chanteurs, joueurs et danseurs, car ces arts sont inséparables pour eux. L'expression effrénée de leurs visages nous frappa. Le bruit des instruments et de leurs voix développait chez eux un fanatisme qui ne s'assouvissait qu'avec la stupeur d'une grande fatigue.

Nous voulûmes surprendre, chez elles, dans leur fête musicale la plus notoire, ces colonies du Bornou, de l'Ogoué, du Sénégal, du Zambèze et du Sokoto.

*
**

...Par une admirable nuit africaine de pleine lune, nous passions le seuil d'un fondouk, vaste caravansérail situé en haut de Tunis, sur cette curieuse place aux moutons bordée par sa mosquée d'El Aoua, de l'air.

La porte franchie, une fumée âcre nous prend à la gorge. Intrigués, nous apercevons dans la pénombre rougie par un feu aromatique d'olivier, des sorcières ténébreuses, costumés d'oripeaux et penchées sur un chaudron. Elles tournent avec des bâtons un abominable ragoût fait des morceaux du vieux bouc. Une musique sauvage vibre dans la cour. Ces femmes remuent leur cuisine et secouent leur tête

suivant la cadence indiquée par l'orchestre. Dans le vaste patio du fondouk, un figuier géant dresse ses branches serpentine parmi les étoiles. Chaque feuille argentée par la clarté lunaire semble contenir un astre.

Le tapage redouble d'intensité. A gauche de la cour, près des colonnes soutenant la toiture d'une sorte de préau, une foule de négresses accroupies, scintille. Leurs *takritas* pailletées et leurs *blousas* rehaussés d'une orgie de galons de cuivre et d'étain, se balancent au souffle de cette harmonie barbare.

Au fond du caravansérail, derrière une rangée de cierges et contre le mur blanc, s'agite la Nouba, un orchestre de noirs aux fronts couverts de chéchias ou de turbans verts. Ces hommes obscurs semblent des ombres chinoises à la fois comiques et redoutables. Leurs sclérotiques et leurs dents brillent aux lumières. Ils hochent leurs crânes laineux, de plus en plus vite, et brandissent des crakebs, larges cymbales de bronze en forme de plats à barbier. Chaque musicien a fait souder deux crakebs à des tiges de cuivre, et il en joue, de chaque main, comme des castagnettes. Ces quatre cymbales se fracassent avec un bruit de tonnerre. Au centre de la Nouba se tiennent les joueurs de Gumbri, tout à la fois violoncellistes et tambours. Les cordes résonnent et la peau d'âne sonne. Au signal d'un griot malicieux, au vêtement de neige, Moussa al Bahri, le chef de cette musique, les crakebs et les gumbri commencent à jouer suivant un rythme entraînant. Chaque instrumentiste marque la mesure avec ses bras, son cou et son échine, et chante en patois sénégalais la légende qu'on va mimer et gambader. En face des musiciens, l'assistance des négresses et des nègres se penche d'avant en arrière. Peu à peu les crakebs s'excitent et les nègres oscillent sur leurs hanches. A ce moment, un Soudanais vêtu d'une souquenille rouge, s'avance sur un tapis disposé contre les cierges. Il paraît écouter le galop des cymbales, s'anime, remue les jambes, puis le corps, puis les bras, puis le visage, bondit, retombe et s'enlève de nouveau. Les cuivres s'entrechoquent de plus en plus fortement et le chœur des voix gutturales monte, dans la nuit, vers le grand figuier tout baigné d'argent lunaire. Le sauteur arrache tout à coup l'arakia de laine blanche qui contenait sa longue chevelure et il tourne sa tête sur ses épaules avec une exaspération qui gagne ses mollets et ses mains. Les tambours tonnent à coups précipités, les chants s'énervent, les yeux et les dents blancs roulent ou grincent, les négresses et leurs parures de clinquant tanguent et le mime, frénétique, tourbillonne avec une telle rage sur le tapis que ses mem-

bres trémoussés deviennent invisibles. Autour de son ombre sa chevelure laineuse s'envole comme la crinière d'un cheval emballé.

Subitement, un son grave, le dernier, retentit, et le nègre tombe sur le sol comme une masse.

Il avait exécuté la danse du démon chevelu Miguezou. Je me retourne. Le silence écrase après ce tintamare. Au clair de lune les assistants écarquillent des yeux fous et les femmes maintiennent leurs bras suspendus dans le geste où les avait surpris le dernier son.

Cette hallucination dura quelques secondes.

*
**

Repris d'haleine, Si Moussa el Bahri, maître de la Nouba, annonce l'arrivée du Sultan Ali Gaiji. Ce puissant seigneur du Bornou se présente sous l'apparence d'un nègre géant, au visage ciré, soigneusement vernissé par une brosse, semblerait-il. En son honneur l'orchestre prélude à coups graves et les voix entonnent une mélodie. La foule des noirs, impressionnée, se courbe. Après quelques nobles entrechats, le Sultan se met à genoux sur le tapis, puis à quatre pattes devant les cierges. Des femmes et des jeunes Sénégalais prognathes s'avancent respectueusement, saluent le monarque suivant la cadence marquée par les crakebs et commencent à verser sur lui, un à un, des sous.

Les Gumbri s'échauffent, les cymbales se fâchent, les chœurs grognent.

— Allons ! Allons ! Il s'agit de payer sans tarder l'impôt d'Ali Gaiji.

Le Sultan agenouillé dodeline de la tête, peu satisfait. Aussitôt les pièces pleuvent sur son cou. Le chef de la Nouba cogne à tour de bras son large tamtam et la folie de la générosité s'empare de la foule. Les nègres les plus éloignés du fondouk accourent. Ils emplissent leurs paumes de bronze et, aussi vite que le leur ordonne la cadence de la Nouba, ils jettent leur monnaie sur le sultan.

L'adroit Moussa al Bahri a su extraire par ce moyen les économies de ses coreligionnaires. Il s'agit maintenant, pour les récompenser, de les griser d'harmonie.

Deux jeunes filles, longues et minces, dressent au clair de lune leurs statures vêtues d'argent, d'écarlate et d'émeraude. Ces négresses tiennent à la main des *matraques*. Les chanteurs préludent languoureusement et les crakebs se frôlent à peine. Les doigts glissent sur les gumbri et rendent des sons filés. Cette mélodie sauvage évoque le cours d'un fleuve africain. Son calme enchante. Mais le râle d'une corde fait sursauter les spectateurs. Un rhi-

nocéros ou un crocodile sortirait-il de l'eau ? Attention ! Les jeunes filles appuient leurs matraques sur le bras gauche et saisissent l'autre bout du bâton avec leur main droite. Elles payent. Leurs corps souples s'inclinent et se renversent au bercement de la Nouba. L'embarcation avance sur le fleuve terrible habité des sauriens. La pantomime des négresses s'anime au son des gumbri inquiètes. Maintenant il s'agit d'échapper aux hommes plus redoutables que les animaux. Le chœur chante avec des voix sifflantes. Gare aux flèches empoisonnées. Les rameuses se pâment sur leurs pagaies et la foule halète, empoignée. Tout à coup, c'est un éclat de foudre, puis la paix !

La barque délivrée a gagné son port.

*
**

A peine reposée, la Nouba accompagne la danse du cavalier Baraji, figuré par un gros noir du Bornou enveloppé d'indiennes à ramages. Tour à tour, les crakebs imitent le trot, le galop, les sauts, l'amble et le pas d'un cheval qui s'éloigne, revient, piétine, s'élance et disparaît.

Il faut avoir écouté attentivement, plusieurs fois, un de ces orchestres, pour comprendre la variété infinie des mesures et des accents fournie par ces instruments primitifs. Accoutumés à leur Nouba, expression d'art la plus élevée pour eux, les nègres, par une savante accélération du rythme et par l'ampleur ou la sécheresse des sons, arrivent à exprimer tous les sentiments de leurs simples âmes. Ils se transportent d'aise et goûtent des sensations extatiques inimaginables. Ce fanatisme du tam-tam peut aller jusqu'au sacrifice humain qu'il provoque dans un délire des sens hypnotisés.

... En cette nuit, Si Moussa-al-Bahri sut graduer l'effort de sa Nouba. Vers le matin, après dix heures d'un fracas sans répit, l'assistance, hors d'elle, avait perdu sa raison. Les joueurs démoniaques s'enrageaient, l'écume à la bouche, sur leurs cymbales. Les chanteurs hurlaient, leurs yeux blancs retournés sous leurs fronts. Sur le tapis, des femmes possédées par les mauvais esprits, aboyaient. Parmi la foule, d'autres négresses, bras écartées, tombaient à la renverse, en extase, et un nègre géant, à moitié mort de convulsions, se faisait retirer des oreilles le démon du vent qui était entré dans lui.

Quand le soleil éclaira cette scène de noirceur, les derniers musiciens épileptiques frappaient encore leurs cuivres sans pouvoir maîtriser leurs nerfs.

CHARLES GÉNIAUX.